

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS { Un an 6 f »
France { Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS { Un an 8 f »
Extérieur { Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Le Martyre des Loupiots

C'EST LA FAUTE A L'AUTORITÉ !

L'INSURRECTION ALGÉRIENNE



Martyre des Loupiots

Ces jours-ci, Grégoire, le bourreau du « petit Pierre », passe en jugerie.

Qu'adviendra-t-il de lui ?

Oh ! les bons bougres, ne craignez pas pour sa peau ! s'il avait suriné un richard, certes, son compte serait réglé : ça ferait de la viande à Deibler !

Mais, il n'a que martyrisé son gosse, il a usé de « sa propriété », il en a même salement abusé ! mais ça, les juges l'excusent : aussi, les chats-fourrés se feront-ils pâte de guimauve pour ce monstre, — qui se tirera de leurs griffes, relativement, à bon marché.

Eh fichtre, voici que je pose au prophète ! Je m'arrête, avec d'autant plus de raison que, à l'heure où mon flambeau sera sous le nez des bons bougres, les juges auront fricassé Grégoire.

Jaspinsons donc de son cas, sans nous occuper de son sort :

Et d'abord, si sévère que soit le verdict qui l'atteigne, c'est y ça qui réfrènera la brutalité des pères qui cognent leurs gosses ?

Sûrement non ! La répression justiciarde n'empêche rien. A preuve : le jour où s'ouvriraient les débats du procès Grégoire on fichait au bloc un de ses émules, Villanoux, ex-garde républicain, qui rouait de coups sa fillette, âgée de quatre ans : il l'attachait, la bâillonnait, et à coups de pied, à coups de poing, avec une canne, voire même avec un fer à repasser ou des pincettes, il cognait sur la petite, pire que sur un tambour !

Et ce Villanoux ne sera pas le dernier à martyriser les gosses !

Tant que la garce de société actuelle tiendra sur ses quilles, on verra de telles horreurs : ces monstres sont un produit normal de la pourriture bourgeoise. Il est facile de s'en rendre compte : presque tous ces assommeurs de loupiots sont des soulauds que la mistouffe a rendu alcooliques et hargneux.

Ils ont eu de la dêche et ça les a aigri, — peut être y a-t-il eu un brin de leur faute, — je veux bien l'admettre !

Et puis après ? Il n'en reste pas moins vrai que si la société était alignée de telle façon que chacun ait la table et le gîte assurés, ces oiseaux-là, n'ayant aucun motif d'être méchants, ne seraient pas les brutes

qu'ils se révèlent, — simplement parce qu'ils n'y auraient aucun intérêt.

Si le petit Pierre n'avait pas encombré Grégoire, ce salaud ne l'aurait pas martyrisé ;

Kif-kif pour la petite Marguerite du Villanoux !

Oui, foutre, une fois la société bourgeoise culbutée, c'en sera fini des bourreaux d'enfants !

— 0 —

Ce que j'affirme est d'autant plus certain que ces monstres s'abritent actuellement derrière le Code pour commettre leurs infamies : ils prennent prétexte de ce que la Loi leur reconnaît un droit sur leurs gosses, leur donne une autorité matérielle et morale, pour les considérer comme une chose leur appartenant.

Ils usent de cette autorité à leur guise, — ça ne regarde personne !

Et c'est si vrai que, quand des voisins s'aperçoivent qu'une brute assomme ses gosses, ils n'interviennent pas, s'abritant derrière leur irresponsabilité, disant que ça regarde le quart-d'œil, qu'ils ne veulent pas fourrer leur nez dans les affaires des autres, ... et patati et patata !

Ces sacrés couillons laissent faire !

Et ils laissent faire parce qu'on leur a seriné que l'Etat est la grande providence qui veille sur nous tous et que jamais, au grand

amais! les individus ne doivent faire sa besogne.

Bon, dans la garce de société actuelle, le populo est logique quand il ferme les yeux sur ce qui se passe et conclut : que la police fasse son métier.

-0-

Y a pourtant des jours où, si montonnier qu'on ait rendu le populo, il sort de ses gonds.

Ca arriva pour Grégoire!

Quand on sut que le petit Pierre bouffait à la même cueille que le cabot; que la couchette du paupret était une caisse avec un matelas pourri; que, quand il se plaignait du froid, le père lui appliquait les mains sur le poêle rouge; que, pour tarir ses larmes, le charognard lui administrait des coups de canne et, de temps à autre, le piquait de la pointe du couteau;

Quand on sut que le martyr du petit Pierre dura jusqu'au jour où Grégoire ayant décidé de s'en dépêtrer trouva plus pratique de l'abandonner au coin d'une borne que de le foutre à l'eau;

Alors, le populo serra les poings et grinça des dents!

Un jour, à propos de simagrées justiciardes, la police amena Grégoire à son domicile, rue Dessous des Berges.

La chose s'ébruita et, illico, de partout, s'amènèrent bonnes bougresses et bons bougres qui ne parlaient rien moins que d'escoufler le monstre, de l'écrabouiller comme une merde

Et la police le protégea!

Elle voulait garder ce gibier pour elle, afin de s'en faire de la réclame — et prouver ainsi que juges et roussins servent à quelque chose.

Et foutre, autant je trouve ignoble qu'aujourd'hui, avec le même jemenfoutisme qu'ils sirotent une chartreuse, les chats-fourrés décident du sort de Grégoire,

Autant j'aurais compris que, sous le coup de la colère, le populo lui serre le kiki et l'expédie dans le royaume des taupes.

Et, tonnerre de Brest, je vous en fous mon billet: si Grégoire avait reçu le coup du lapin à la turne de la rue Dessous-des-Berges, ça eut donné à réfléchir aux brutes qui martyrisent leurs gosses, — désormais, crainte d'un sort pareil, ces monstres y regarderaient à deux fois.

Or, cette influence moralisatrice qu'aurait eu la disparition sommaire de Grégoire, — et qu'aurait excusé l'initiative populaire, — sa condamnation ne l'aura pas!

Par contre, la comédie justiciarde aura l'influence pernicieuse constatée après tous les grands crimes: les brutes qui auront envie de martyriser leurs loupis, d'entaileront sur les maladrasses de Grégoire et tireront des plans pour opérer plus adroitement, de façon à ne pas se faire paumer.

-0-

Et il en sera ainsi, — comme je l'ai dit plus haut, — tant que la vache de société actuelle nous tiendra sous sa coupe.

Et cela parce que, grâce à toutes les cheries qui pavent l'existence du pauvre monde, il arrive souvent qu'un gosse est une lourde charge.

Mais, que grâce à notre nerf, la vieille bi-coque soit remplacée par une société galbeuse où il y aura à croustiller pour un chacun et — du même coup — la ferocité humaine, n'ayant plus sa raison d'être, ne se manifesterà plus.

A ceux qui en douteraient, je répondrai que si, à ce moment, y avait encore des brutes inconscientes assez loufoques pour vouloir se faire les griffes sur la chair des mômes.

Il suffirait pour les faire tenir tranquilles de la crainte de la colère populaire.

Colère spontanée dont on a vu l'échantillon à propos de Grégoire et qui se manifesterait d'autant plus vivement qu'il n'y aurait plus d'autorité oppressive pour mettre un bouchon aux initiatives des bons bougres.



CHAMBARD ALGÉRIEN

Depuis quelque temps un vent de révolte souffle fort, en Algérie, dans la région oranaise.

Il y a des caboches de youddis, de colons, d'arabes de cassées, des boutiques foutues au pillage, des synagogues renversées.

Ca voyez-vous, les copains, c'est les préludes d'une insurrection qui ne sera pas piquée des sauterelles, — et qui pourrait bien s'étendre du Maroc jusqu'au Tripoli.

Les autorités françaises, toujours prétentieuses, ne s'offusquent guère du bacchanal, — espérant enrayer le grabuge à grands renforts de troubados.

Ca pourrait bien ne pas être si facile que ça! Aujourd'hui, l'Arabe s'en prend aux youppins qui lui ont volé jusqu'à son plus pouilleux bur-nous.

Demain, il prendra sa revanche sur le Français qui, quoique chrétien, le vole autant que les juifs: les bons français, qui prêtent à la petite semaine, pratiquent l'estampage dans les règles de l'art et plument l'indigène avec autant de cynisme et de crapulerie que les cousins de Rothschild.

A Oran, à Mostaganem, à Bel-Abbès, le grabuge bat son plein.

Des juifs, retranchés derrière les grilles de leurs fenêtres, ont soutenu le siège contre une foule composée d'anti-juifs français et d'arabes. Les coups de revolver ont pétaradé et, turellement, la troupe, mobilisée, est venue mettre le hola, — prenant parti pour les youtres.

Les troubados font des patrouilles dans les rues, aux portes des villes, fouillent la brousse et fichent au bloc bon nombre d'indigènes qui, — parce qu'ils portent des matraques, — sont illico suspects d'avoir la démangeaison de tanner le cuir à quelques youpins.

Ca va-t-il arrêter le mouvement?

Ah ouat!

Les arabis sont de race noble et fière qui, au lieu d'être traités en amis par notre gouvernement, ont été avilis au possible, — et qui se souviennent des affronts subis!

On a razzie leurs troupeaux, on a violé leurs femmes et leurs filles, on a incendié leurs villages, on a chapardé leurs terres... Et, ça fait, on leur a dit: « Soyez bien sages et les français vous protégeront! »

En effet, on les a protégés: on les pressura d'impôts et ils sont toujours sous la coupe implacable du militarisme.

Aujourd'hui encore, ils ne jouissent d'aucuns des privilèges accordés aux juifs par le décret de 1870. — ils sont toujours les vaincus: courbés sous la férule de fer d'un *mourakum*, — qui n'est qu'un chien de *roumi*! — ils ne peuvent se faire à leur sort détestable et ils commencent à avoir soupé de l'esclavage qu'on leur a imposé sous couleur de civilisation.

Y a vingt ans que les arabes roupillent, — leur sommeil ne durera pas à perpète.

Est-ce ce coup-ci qu'ils s'éveillent?

Peut-être bien!

Des couillons serinent: « C'est la guerre sainte! » et, cherchant midi à quatorze, expliquent sans rire que les algériens se rebiffent parce que les Turcs ont fichu une brûlée aux Grecs.

Eh non, le grabuge algérien n'est pas si compliqué!

Ce que veulent les arabes, c'est simplement rentrer en possession des terres qu'on leur a chapardées, c'est être maîtres chez eux, c'est pouvoir vivre à leur fantasia sans qu'un caporal viennois leur impose sa consigne.

-0-

Et, qu'on ne s'y trompe pas: ce ne sont pas que les youddis qui sont la cause du potin actuel.

Voyez ce qui se passait dans le Sud-Oranais, il y a une quinzaine, et ce qui s'y passe encore. Émeutes et révoltes!

On compte les morts, — ils sont nombreux! Les blessés, également.

Des colonnes de tirailleurs, de spahis, de chasseurs, venant de Tlemcen, de Mascara et d'ailleurs, sont partis rétablir l'ordre à la frontière marocaine et dans l'extrême-sud.

Et, savez-vous bien que si les Arabes ne se sont pas soulevés avant, ce n'est pas la crainte, mais le fanatisme qui est cause de leur pa-

tience: ils subissent leur sort, sous prétexte que c'était écrit!

Mais, ils ont tellement été volés que leur fatalisme s'est fuit!

Il y a deux ans, un des leurs, Areski, prêchant d'exemple, s'insurgea: ruiné par toutes sortes de tripotages, le gas voulut se venger: il organisa une bande de volés comme lui, gagna la montagne d'où il fit une guerre sans pitié ni merci à tout ce qui était autorisé et lui avait fait du mal.

On l'a guillotiné — ainsi que ses amis, — parce qu'il s'était fait justice!

Et, ces jours-ci, on va raccourcir le dernier de sa bande — qui avait réussi à passer à travers les griffes des justiciards, — mais s'est laissé piper et a été, lui aussi, condamné à mort.

-0-

Le sang d'Areski n'a pas coulé en vain!

Dans les douars, sous les tentes, dans les moindres *guitounn*, quand vient le soir, assis en rond, on se raconte l'histoire d'Areski.

Et la haine du français s'en augmente!

Elle s'étend jusqu'aux confins du désert!

Rappelez-vous la mort du marquis de Mores.

Les anti-sémites ont mis sa mort sur le compte des juifs, — les juifs ont bon dos!

M'est avis plutôt que les Touaregs, qui veulent rester libres chez-eux, — ce qui leur vaut d'être traités de pillards par les civilisateurs qui rêvent de les razzier, — ont voulu donner une leçon aux audacieux qui tenteraient d'ouvrir les voies aux troupes françaises.

L'exemple de l'Algérie est pour les rendre pointilleux.

Quoiqu'il n'y ait pas de rotatives au Sahara, les atrocités commises par les cavaliers français sur la terre africaine, se savent au fin fond du désert, — mieux qu'à Paris!

Les Touaregs ont entendu parler des bureaux arabes d'Algérie où, lorsqu'un indigène venait réclamer contre des troubados qui avaient opéré une razzia dans son gourbi, l'officier faisait bastonner le plaignant, ou l'enfermait à la geôle, — ou bien, s'il était fortuné, gentiment lui faisait abouler un ou plusieurs douros pour le rendre sance tenant à la liberté.

J'ai vu là-bas quelque chose d'à peu près analogue:

On réquisitionnait des arabes, *jamais des juifs*, pour assainir une plaine très marécageuse. D'aucuns de ces pauvres diables restaient des journées entières dans la vase et l'eau croupie jusqu'aux cuisses, et toutes sortes de bêtes immondes venaient se coller à leurs jambes.

Une fantaisie passait par la boule au surveillant et voilà un pauvre bougre à qui, le soir, après le travail, on apprenait, — sans qu'il sut pourquoi, — qu'on allait le fourrer en prison.

Turellement, pour une pièce de quarante sous, l'homme était quitte!

-0-

Il n'y a donc pas que le juif qui fiche les arabes en rogne, — il y a surtout le soldat, qui lui, représente la France!

Ce qu'il est exécré par l'arbi, le trouffion!

Et y a de quoi!

Un jour, faisant partie d'une petite colonne, pour ne pas faire un crochet, et afin d'aller devant nous en droite ligne, sur l'ordre de l'officier qui nous commandait, nous marchâmes carrément sur du blé qui venait d'être battu.

L'arabe et toute sa smala imploraient. Une femme empoigna un soldat par la manche de sa veste qu'elle embrassa à pleine lèvres, les yeux gros de larmes.

Et le galonné, voyant l'hésitation des troubados, beugla d'une voix impérieuse:

— Ne faites pas attention à ces cochons!

Quant aux clebs de ces salauds, s'ils veulent vous mordre, foutez-leur des coups de baïonnette!

Que d'exactions j'aurais à raconter!

Dans la brousse, par distraction, les truffards abattent à coups de revolver les chiens des arabes qui rôdent autour des douars.

Le soldat! Ah! malheur, c'est le fiéan de l'Algérie, — les sauterelles, ne sont que de la gno-gnotte, comparées à lui!

-0-

Et dame, il est compréhensible que l'Arabe y trouve un cheveu, — et commence à en avoir plein le dos!

Actuellement, pour se mettre en train, il casse la margoulette aux youppins.

Mais foutre, laissez pisser le mérinos et, avant qu'il soit longtemps, — l'étendard vert de l'Islam fera la nique au drapeau français, sur les plus hautes casbahs.

Et alors, l'on ne verra plus, le soir, quand le soleil défile sous l'horizon, l'arbieo jouer

de la flûte dans un bout de roseau, ou chanter une longue melodie en s'accompagnant d'un tambourin, tandis que, jabottant entre elles, les femmes reviennent de puiser de l'eau.

Finies les idylliques soirées!

La derbouka et les timballes qui, dans les fantasias, faisaient caracoler les chevaux, battent un rappel furieux et désespéré.

Les flissas sortiront des fourreaux: les moulakas feront parler la poudre; l'incendie s'allumera partout.

Gare aux massacres!

Gare aux vengeances!

Le sang giclera à torrents et y aura des pillages et des viols épouvantables.

Tout ce que, depuis plus d'un demi-siècle, les arabis ont enduré d'avaries, va se payer...

Ça commence en douceur, par des youddis, — et ça finira par une insurrection pure et simple contre les envahisseurs, — qu'ils soient baptisés au scéateur ou goupillonnés.

L'arbi ne distingue pas autant que le supposent les anti-sémites de France: pour lui sont juifs tous les salauds qui le grugent et le rançonnent.

A ce compte-là, y a des juifs qui sont de pieux chrétiens.

Mais, foutre! l'arbi n'y regardera pas de si près: il se vengera sans tenir compte de la religion!

— 0 —

Les affreuses tueries que je prévois sont-elles inévitables?

Hélas, aujourd'hui, il est difficile d'en douter!

Tant d'exactions ont été commises, tant de haines fomentées!

Il eut fallu se faire aimer!

Pour ça, puisque la France voulait civiliser l'Afrique — il fallait acoster les arabes sans esprit de lucre, se faire estimer et aimer d'eux — et commencer par noyer dans la Méditerranée canons et fusils.

Il eut fallu aller chez eux comme quand on rend visite à un ami, les mains pleines de présents: il eut fallu les familiariser avec tous les triomphes industriels, les émerveiller par les découvertes scientifiques.

En un mot, il eut fallu qu'en Algérie ne débarquassent jamais ni soldats, ni fonctionnaires!

Or, foutre, dans la cochonne d'époque où nous vivons, la colonisation n'étant que l'exploitation — et au besoin l'extermination, — d'un peuple naïf par une bande de requins capitalistes, ce qui est arrivé devait arriver!

Quand, ayant soupé des bandits qui vivent à ses crochets, le populo aura envoyé paître la vermine gouvernementale et capitaliste dans le royaume des taupes,

Alors, — mais alors seulement, — quand on se foutra à faire de la colonisation, c'est en français qu'on ira trouver les peuples inférieurs.

Et on ira à eux, sans armes, mais avec des malles farcies de cadeaux!

Même Farine!

Au lendemain de l'incendie du Bazar de la Charité, on évaluait à 150 ou 200 aristos, le nombre des hommes qui faisaient du plat aux femmes, dans le Bazar, quand éclata l'incendie.

Aujourd'hui, grâce à la platitude des femmes de la haute qui, aussi avachies et aussi dégénérées que leurs hommes, n'osent pas désigner les foireux qui les ont housculées, tapées et piétinées, pour se tireflûter, le chiffre des aristos a dégringolé:

Il n'y en avait que quinze ou vingt qui tous ont agi en héros!

Vingt dieux, voilà qui est bougrement ignoble! Y a rien de plus dégueulasse que ce silence gardé par ces tyresses, — pour ne pas se mettre mal avec telle ou telle famille de leur monde où l'on bouffe bien et où l'on gigotte.

Toutes, pourtant, n'ont pas semblable trouille; une de ces grandes dames, après avoir affirmé qu'il y avait dans la salle, avant l'incendie, deux ou trois cents jeunes gens, la boutonnière fleurie, ajoute qu'au moment où elle allait sortir, deux de ces cochons prirent leur élan et, lui donnant un coup de pied à l'épaule, sautèrent dans le terrain vague.

Puis, c'est un fiancé qui, d'un coup de poing à assommer un bœuf, se délivra de l'étreinte de sa promise; une autre femme eut le bras cassé par la canne à bec d'or d'un aristo; une autre les yeux pochés et coulants; une autre a gagné une tumeur au sein; une autre, une jeune fille, a été mordue à l'oreille.

Et ce n'est pas tout: la vicomtesse d'Avenel, très peu brûlée, est morte d'un coup de canne reçu sur la tête.

Les ratichous aussi, qui étaient nombreux dans la turne, se sont distingués par l'ardeur avec laquelle ils ont laissé rôtir les femmes: l'un de ces frocards a été vu cognant à coups de canne sur les fuyardes.

— 0 —

Si je suis revenu sur ces saloperies, c'est parce qu'il est utile que les bons bougres sachent en plein à quoi s'en tenir sur la valeur des jean-foutre de la haute.

Et, fichtre, il faut bien se rendre compte que les femmes ne valent pas mieux que les hommes: habituées à être servies, ne pouvant pas se coller un jupon sur le râble, sans l'aide d'une femme de chambre, quand elles se sont trouvées en face du danger, la peur les a pétrifiées, — y en a qui, incapables de bouger, ne savent que hurler dans le bazar; elles se sont laissées griller sans faire un pas!

Maintenant, les survivantes, à un manque de jugeotte devant le danger, ajoutent la couardise: elles n'osent pas désigner les salauds qui les tarabustèrent.

C'est pourquoi le populo n'a pas de distinguo à faire: pot-fiasse de la haute et marloupiers aristocratiques, c'est tous le même tabac,

Des fin-de-race que le balai attend!



Les tisseurs de Cholet

Les ouvriers cotonniers de Cholet qui se fichèrent en grève au milieu de février dernier, dans l'espoir d'élaborer un tarif uniforme, de façon que les exploiters ne se fassent pas concurrence sur leur dos, ne sont guère à la noce, à l'heure actuelle.

Au début de la grève cinq patrons sur sept avaient accepté le tarif en question; seuls, deux salauds, ne se trouvant pas encore assez riches, ne voulurent rien savoir, sous prétexte que leur outillage ne leur permettait pas de faire leurs choux gras en payant le même prix que les autres.

Alors, il arriva quelque chose de bougrement chouette: les prolots pratiquèrent une sorte de communisme: les ouvriers des cinq usines qui avaient accepté le tarif reprirent le turbin et proposèrent de verser intégralement leurs salaires dans la caisse de la grève, pour que ce pognon fut ensuite partagé également entre tous, — travailleurs et grévistes.

La chose fut acceptée et le populo de Cholet sembla des lors ne plus être qu'une grande famille où tous étaient frères.

Evidemment, le triomphe était au bout d'une telle solidarité.

Mais, va te faire foutre! quand les exploiters contre qui se faisait la grève, Bouet et Alleraud frères, virent de quoi il retournait, y a pas de charognerie qu'ils ne tentèrent pour enrayer le mouvement.

Et les salauds ont réussi!

Seulement, les camaros, n'allez pas croire que c'est parmi les bons fioux qui travaillaient et qui versaient leur paye à la caisse commune, que ces deux jean-foutre ont réussi à semer la zizanie.

Non, foutre!

Les prolots qui turbinaient n'ont pas cessé d'effectuer leurs versements et, au contraire, chaque fois que ça fut nécessaire ils affirmèrent à nouveau qu'ils continueraient à casquer jusqu'à ce que les deux singes récalcitrants aient été vaincus ou acculés à la ruine.

Y avait déjà deux mois que cette sorte de communisme durait et, nom de dieu, ça n'aurait rien de bon pour les singes!

Malheureusement, les capitalistes contre qui se faisait la grève ont réussi à semer la méfiance et la zizanie dans le rang des grévistes. Car, foutre, ce qu'il faut noter, c'est que ce n'est pas ceux qui travaillaient et qui, par conséquent, abandonnaient une part de leur salaire qui ont foiré: c'est, au contraire, ceux qui ne travaillaient pas et qui, pourtant, touchant quand même leur journée, grâce à la solidarité des turbineurs, pouvaient entendre.

Les deux exploiters ont usé de tous les sales fourbis: ils ont fait courir des mensonges, ils ont semé la haine, ils ont graissé la patte à

quelques plats-culs, — enfin, grâce à leurs charogneries, l'entente fut rompue.

Alors voulant résister quand même, les prolots qui turbinaient se réfugièrent en grève, espérant par leur audace entraîner les chiasseux.

Va te faire foutre! Les patrons qui, de prime abord, sous la pression énergique des prolots, avaient mis les pouces, n'ont plus rien voulu savoir: voyant les ras affaiblis par tant d'efforts, ils ont déchiré le tarif consenti en février dernier et en ont pondu un autre que tous ont signé, même le fameux Bouet et Alleraud.

Ce cochon de tarif diminue la paye des pauvres bougres de quinze sous par jour!

Seul, un patron a refusé de le signer, disant qu'ayant déjà accepté un tarif il ne voulait pas reprendre sa signature.

Naturellement, les prolots ne pouvaient accepter pareilles conditions: ils continuèrent la grève, le désespoir au cœur!

La débacle était à prévoir: ce revenez-y se produisant après tous les sacrifices accomplis et, d'autre part, les manigances infectes de Bouet et Alleraud ayant démoralisé les grévistes, ça ne pouvait pas durer.

Des lâche-culs allèrent demander aux singes de rouvrir les bagnes: les capitalistes ne se firent pas dire: ils rembauchèrent en prévenant que ceux qui ne reprendraient pas le collier de misère seraient saqués sans pitié.

Ce fut la fin de la grève!

— 0 —

J'ai insisté fort sur cette grève, parce qu'elle a ceci de caractéristique: la déroute des prolots est venue, non à la suite de la famine, mais faute d'entente et grâce à la zizanie que les exploiters ont fomenté chez les grévistes.

Là, c'est tout à fait visible, mille tonnerres: il eut suffi que les tisseurs eussent de la constance pour que les patrons soient roulés.

Faut-il qu'il y ait des prolots qui en aient une couche pour ne pas avoir compris ça! Ils sont bien avancés, ceux-là, maintenant: ils sont dans la panade, — et pour un bout de temps!

S'il n'y avait pas cet avachissement chez les pauvres bougres, — avachissement plus dangereux que la crapulerie des capitalistes, — on aurait vite fait de river leur clou aux exploiters.

En deux temps et trois mouvements on acculerait ces jean-foutre à la faillite et il leur faudrait, bon gré mal gré, donner leur démission de patrons et faire cadeau de l'outillage industriel aux bons bougres qui sauraient bien s'entendre pour faire tourner les machines à la bonne franquette.

Et ça, non plus au profit de quelques salauds d'accapareurs, mais au profit de tous.

Grève de maçons

Mille charognes, je ne souhaite pas aux maçons lyonnais, qui continuent à être en grève, de remporter une victoire du même tonneau que leurs copains de Nice.

A ce compte, ils auraient plus de profit à recevoir des coups de pied dans le cul!

A Nice, les maçons voulaient qu'il n'y ait que deux catégories de prolots: les « numéros un » touchant dix sous de l'heure et les « numéros deux », palpant neuf sous.

Les singes faisaient la sourde oreille!

Alors, ces sacrées poires de grévistes se sont fait arbitrer par le préfet du département.

Zut alors! C'était se déclarer roulés d'avance.

Et ça n'a pas manqué! Les singes, après entente avec le préfet ont concédé ceci: y aura pas trois catégories, y en aura que deux, les « n° un » seront payés 18 centimes et les « n° deux » 13 centimes.

Les maçons n'y ont pas vu plus loin et, le soir, ils se bagueudaient dans les rues du patelin, fous de joie et gueulant comme des baleines.

Maintenant qu'ils ont vu la queue de la sentence arbitrale, — et c'est kif-kif les scorpions: tout le venin est dans la queue! — les pauvres lipettes doivent déchanter.

En effet, ce jean-foutre de préfet a déclaré qu'il y aura une autre catégorie: « celle des « ouvriers qui, à raison de leur âge, de leurs infirmités ou leur inexpérience, ne peuvent produire autant que les autres. »

Alors, ceux-là, faut pas qu'ils bouffent?

C'est ce que suppose le préfet puisqu'il a arbitré que les patrons les paieront ce qu'il leur plaira!

Nom de dieu, les maçons de Nice n'ont pas à se monter le job: y en aura bougrement d'entre eux qui vont être collés d'autor dans cette gare de troisième catégorie.

Mais aussi, pourquoi s'en être rapporté au

préfet, qui est par métier l'ennemi des prolés ?
Y a rien de tel que de faire ses affaires soi-même !

Que les maçons de Nice se le foutent dans le ciboulot et qu'à la prochaine occase ils tâchent d'être un peu moins manœuvres.

Qu'ils gâchent serré, foutre !

La Torture en Italie

Les atrocités commises à Montjuich par les bourreaux espagnols empêchent, aux quatre coins de la boule ronde, les gardes-chiourme de roupiller.

Les jugeurs et les gaffes sont partout les mêmes monstres : leur hideux métier engendre la férocité, et ils ne se modèrent et n'entraient un tantinet leurs griffes que sous la crainte des colères populaires.

Or, l'inquisition pratiquée à Barcelone a mis ces charognards en goût de tortures : leur férocité a été surexcitée et l'envie leur est venue de faire pareil, — ou même pire !

En Italie, à Rome, un pauvre bougre vient d'être victime de ces monstres, Roméo Frezzi : arrêté le 22 avril dernier, sous prétexte de complicité dans la tentative d'assassinat de L'AFFAMÉ Acciarito contre le roi Humbert, il mourait quelques jours après en prison.

Les jugeurs annoncèrent d'abord que le pauvre gas s'était suicidé en se brisant la tête contre les murs de sa cellule ; puis, en second lieu, ils firent raconter que Frezzi avait dû claquer de la rupture d'un anévrisme.

Ces mensonges ne firent qu'émoustiller le popolo et, de partout, on gueula à l'assassinat. Alors, sous la pression de l'opinion publique, la gouvernance fut obligée de faire une enquête.

Turellement, les enquêteurs furent triés avec beaucoup de soin : on prit deux vétérinaires qu'on croyait être des larbins. Pour l'un des deux, les crapules de la haute ne s'étaient pas trompés : le docteur de Pedys déclara que Frezzi s'était suicidé.

Heureusement, l'autre médecin ne voulut rien savoir de pareille salauderie : il déclara « que Frezzi a été cruellement torturé, qu'il a été tué à coups de petits sacs remplis de sable, que le cadavre a été frappé à coups de talon, qu'enfin il a été jeté du haut du balcon. »

Les jugeurs ne firent ni une ni deux : ils foufirent au panier le rapport du docteur Pardo qui racontait les tortures dont est mort Frezzi et firent publier les mensonges du Pedys.

Ça n'a pas pris ! Le docteur Pardo a cassé le morceau, la vérité a fini par se savoir et la gouvernance a dû avouer que Frezzi a été réellement torturé et qu'il en est mort.

Si les bandits de la haute avaient fait pareil avec de prime abord, ils auraient pu prétendre que les gardes-chiourme qui ont tué Frezzi ont fait du zèle.

Ça ne leur est plus possible après toutes leurs manigances pour sauver les assassins et cacher ces horreurs inquisitoriales.

Les charognards savaient parfaitement de quoi il retournait : ils sont complices des inquisiteurs.

Et, foutre, qu'on ne s'y trompe pas : ce qui se dévoile actuellement à Rome peut se passer demain à Paris ou ailleurs, — partout où y a des gardes-chiourme et des jugeurs : y a des inquisiteurs en herbe !

TUYAUX CORPORATIFS

Depuis trois semaines y a une grève de gniaffs chez Costa, un fabricant de ripatons pour les fuitards du Bazar de la Charité.

Les prolés, qui sont à une trentaine, exigent vingt sous d'augmentation, — le singe offre dix sous.

Si les copains de la savate y foutent un peu de nerf ils feront marcher l'exploiteur, — malgré qu'il semble avoir les pieds nickelés.

C'est par erreur que, la semaine dernière, j'ai mis sur le compte du *Syndicat des Employés*, la réunion politicarde faite à la Bourse du Travail.

Faut pas confondre, bondieu !

Y a deux groupements d'employés : l'un, la *Chambre syndicale*, qui est la pépinière à candidats exploitée par les Lavy, Martinet et autres Victor Dal e ;

L'autre, le *Syndicat des Employés*, qui est un groupement composé de bons fieux ne voulant rien savoir des politicards et marchant pour le chambardement général.

Le *Syndicat* organise pour le lundi 31 mai,

une grande réunion corporative qui aura lieu à 9 heures du soir dans la grande salle de la Bourse : la question de la fermeture des magasins le dimanche, et des moyens à prendre pour l'obtenir y sera agitée.

Fille d'ouvriers

par JULES JOUY.

Pâle ou vermeille, brune ou blonde,
Bébé mignon,
Dans les larmes, ça vient au monde,
Chair à guignon.
Ebouiffé, suçant son pouce,
Jamais lavé,
Comme un vrai champignon, ça pousse,
Chair à pavé.

A quinze ans, ça rentre à l'usine.
Sans éventail.

Du matin au soir, ça turbine,
Chair à travail.

Fleur de fortiffs, ça s'étiole.
Quand c'est girond,

Dans un guet-apens, ça se viole,
Chair à patron.

Jusque dans la moelle pourrie,
Rien sous la dent.

Alors, ça rentre « en brasserie »,
Chair à client.

Ça tombe encor : de chute en chute,
Honteuse, un soir,

Pour deux francs, ça fait la culbute,
Chair à trottoir.

Ça vieillit et plus bas ça glisse ;
Un beau matin,

Ça va s'inscrire à la police,
Chair à roussin ;

Ou bien, « sans carte », ça travaille,
Dans sa maison ;

Alors, ça se fout sur la paille,
Chair à prison.

D'un mal lent souffrant le supplice,
Vieux et tremblant,

Ça va geindre dans un hospice,
Chair à savant.

Enfin, ayant vidé la coupe,
Bu tout le fiel,

Quand c'est crevé, ça se découpe,
Chair à scalpel.

Patrons ! tas d'héliogabales !
D'effroi saisis,

Quand vous tomberez sous nos balles,
Chair à fusils,

Pour que chaque chien, sur vos trognes,
Pisse, à l'écart,

Nous leur laisserons vos charognes,
Chair à Macquart !

Louise Michel à Paris

Louise Michel est à Paris.

Après avoir fait une chîée de conférences, à grande vapeur, de Bordeaux à Toulouse, Marseille, Lyon et les villes intermédiaires, où elle et Sébastien Faure ont dépensé une sacrée activité, — faisant une conférence par jour ! — La voici à Paris.

Malheureusement pour pas assez de temps. Je n'ai pas à redire combien la vaillante lutte est gobée de tous :

Des conscients qui tâchent de modeler leur ardeur sur la sienne,

Du popolo qui en pince sincèrement pour elle,

Et aussi des ennemis qui, malgré la haine qu'ils lui prodiguent, sont forcés de s'incliner devant sa franchise d'allure.

Le procès du Père Peinard

Ce pauvre guesdiste Poulet qui réclamait 1,000 balles de dommages-intérêts, va être obligé de se contenter à mbias.

Son honneur est dans les prix doux : le copain C. Favier a été condamné à 200 francs d'amende que la gouvernance va se foutre dans la poche et à 50 francs de dommages-intérêts pour Poulet.

Si cet honorable guesdiste n'a que ça pour chauffer son élection il n'est pas près d'aller à l'Aquarium.

Au Père-Lachaise

Plus on va et plus la gouvernaille républicaine se dévoile infecte.

Il y a encore une dizaine d'années, elle cherchait à monter le coup au popolo et à ne pas lui enlever ses derniers espoirs en la république : elle tenait à ce qu'on établisse un distinguo entre elle et le gouvernement de Badin-gue.

Ainsi, quand venait l'anniversaire de la SEMAINE SANGLANTE, elle laissait faire les manifestations au Père-Lachaise : drapeaux rouges ou noirs étaient tolérés à l'intérieur du cimetière et, devant le mur où tombèrent les derniers combattants de la Commune, le popolo pouvait se masser librement, les orateurs discouraient et on clamait à pleins poumons : "Vive la Sociale ! Vive la Commune ! Vive l'anarchie !" sans que la pestaille s'offusque.

Aujourd'hui, c'est plus ça, nom de dieu ! Les jean-foutre républicains, solidement installés autour de l'assiette au beurre, ne craignent plus d'en être délogés par leurs prédécesseurs : les royalistes et les badingueusards, de même que la frocaille, s'étant ralliés à la R. F., leur concurrence n'est plus à craindre. Conséquemment, la fripouille opportuniste et radigaleuse n'a plus de ménagements à garder vis à vis du popolo.

Pourquoi cette clique nous ferait-elle des mamours ?

Plus jamais elle n'aura besoin de nos biceps pour taper dans le nez à la réaction, — pour la simple raison qu'elle est elle-même la réaction.

Aussi, il faut que, désormais, le popolo soit aussi sage que des bonshommes en pain d'épices, — sinon la flicaille le floppe !

Et si la flicaille n'y suffit pas, la gouvernance a l'armée sous la main : le baptême du fusil Lebel, à Fourmies, n'est pas encore de l'histoire ancienne !

Or donc, fallait voir, dimanche, le triste spectacle de la manifestation au Père-Lachaise.

A la porte du cimetière, les sergots, bougrement nombreux, bouchaient l'entrée : on ne pénétrait que par petits paquets, — une centaine à chaque fournée.

Les bons bougres qui s'amenaient en étaient comme des tomates : ils venaient d'abord se casser le nez contre les hordes de flicards qui hurlaient : "On ne passe pas !... prenez la queue !..."

Et elle était longue la queue !

Elle s'allongeait sur le boulevard, entre une double file de gardes municipaux, le flingot aux pattes.

Sous prétexte de maintenir l'ordre, c'était l'encombrement et le désordre organisés en plein : avant de pouvoir entrer au cimetière, grâce aux policiers, y avait une petite heure de poirotage à s'appuyer.

Une fois la porte passée, les bons bougres respiraient : ils montaient la pente de la grande allée, s'imaginant que — au moins dans le cimetière — ils ne seraient plus canulés par la pestaille.

Je t'en fous !

Tout le long du chemin, en double haie, s'échelonnaient les sergots. Ça durait jusqu'à quelques centaines de mètres du Mur. Là, la flicaille se faisait plus intense et, à nouveau, s'organisait l'encombrement : il fallait encore faire la queue et c'est seulement par paquets d'une centaine que les manifestants pouvaient défilé devant le Mur.

C'était pitoyable, nom de dieu !

Y avait de quoi renauder, à reluquer cette foulitude de bons bougres, — dont la plupart n'étaient sûrement pas des chicaneurs — subir, kif-kif des petits garçons, les emmerdements de la police.

LE THÉÂTRE CIVIQUE

Nos camarades Louis Lumet, Ch.-L. Philippe et J.-G. Prod'homme de *L'Enclos*, viennent de fonder le *Théâtre civique*. Ils croient qu'une représentation scénique devrait être une fête solennelle ou les passions et les actes humains seraient magnifiés, agrandis, projetés vers l'infini. A certaines époques de l'année, après les semailles, les moissons ou les vendanges, on célébrerait la joie et la douleur de vivre. Ce théâtre est impossible aujourd'hui. Il n'y a pas d'acteurs. Y aurait-il des auteurs, il n'y a pas de public.

Le *Théâtre civique*, actuellement, ne peut donc être qu'une arme de combat. Parfois, on y cherchera les rêves d'aujourd'hui qui de-

viendront les réalités de demain. Il jouera des pièces de révolte et d'enthousiasme.

En plus du théâtre, et parallèlement nos camarades organisent le *spectacle*, autrement dit l'école, l'enseignement donné par des êtres qui sentent plus vivement que les autres, à la place de l'enseignement professoral, fait par des cerveaux desséchés, un enseignement émotif, sentimental.

Le *Théâtre civique* fait appel aux camarades qui auraient des œuvres dramatiques à lui proposer, des pièces de vers, etc., ainsi qu'à ceux capables de remplir un emploi dans un orchestre symphonique.

Ecrire à Louis Lumet, 7, rue de l'Annonciation, ou à J. G. Prothomme, 7, rue des Saules.

Souscriptions volontaires. — Les représentations du *Théâtre civique* auront lieu, à huis clos, successivement dans les différents quartiers ouvriers de Paris et, à l'occasion, de la banlieue.

Babillarde Roubaisienne

Mon vieux copain,

Tu sais qu'ici il n'y a plus mèche d'avoir une salle de réunion : pas un bistrot, sous la pression des collectos, ne veut recevoir les anarchos.

Mince de liberté, hein!

Pour remédier à ce sacré désagrément, un copain s'est bombardé bistrot et, l'autre semaine, a été inaugurée la *Brasserie libertaire*.

Outre le parti pris des bistrots, il nous faut compter avec le mot d'ordre passé aux prolos par les grands chefs du guesdisme : dans les réunions, les collectos s'abstiennent de contradiction, — afin de ne pas être amenés, sans s'en douter, à nous donner raison.

Par exemple, quand il s'agit de ramasser de la boue et de nous en couvrir, les guesdistes ne sont pas en retard : ils savent n'importe quoi, débitent des bourdes idiotes, ça ne fait rien!

Il en reste toujours quelque chose!

L'autre soir je suis allé à Fourcoing, gueulant le *Père Peinard* et je suis entré dans les estaminets : sur cent cinquante bistrots où je suis entré, c'est à peine s'il y en a une cinquantaine où je n'ai pas reçu l'épithète de « Vendu à la réaction!... Mouchard!... Calotin!... »

Et si tu veux te défendre, alors tu vois la fourberie éclater en plein : les gueulards se taisent, ils chuchotent entre eux, n'écoutent rien de ce que tu peux leur dire, dans l'espoir de leur faire honte de tant de jésuitisme.

Les grands chefs sont arrivés à un beau résultat : de travailleurs sains, de gas qui ont eu du nerf, ils ont fait des aboyeurs qui se prétendent socialos et sont d'une intolérance dont rien n'approche.

Ainsi, hier, à Armentières, un de ces pauvres gobeurs m'a carrément affirmé que, s'il ne tenait qu'à lui, il aurait tôt fait de dénoncer les anarchistes, pour qu'ils n'embarrassent pas la marche du socialisme...

Quel foutu socialisme!

En sortant de cet estaminet, je me dirige vers un autre, d'où j'entends clamer :

... L'insurgé

Se dresse le fusil chargé!

« Chouette! me dis-je, là y a des révolutionnaires! Je vais pouvoir vendre quelques canards et, au besoin, je pousserai aussi ma goulante... »

A peine avais-je ouvert la porte que le patron de la boîte se ruait sur moi et me foutait à la rue.

Faire de l'esclandre, engueuler le mossieu, c'était faire son jeu : attirer la police et prouver que j'étais un trouble-fête.

Je suis donc parti sans piper mot!... Ruminant à part moi sur la liberté dont jouira le populo quand nous nagerons en pleine société collectiviste!

Dans un autre estaminet j'eus une autre algarde, — si bien que je vis le moment où mes adversaires allaient me tomber sur le poil : je n'aurais pas pesé lourd... ils étaient une bonne douzaine!

Il est vrai que je n'aurais pas été le premier vendeur passé à tabac par les collectos : un petit copain qui, il y a un mois, s'était égaré dans cette galère, ne dut son salut qu'à la vigueur de ses poings ; un autre, moins bidard, reçut une floggingue que lui administrèrent, à six ou sept, de braves collectos.

Ces pauvres serins ne voient pas qu'à agir ainsi ils font le jeu de la réaction : ils prennent ses moyens de procéder, ses façons d'agir, son hypocrisie et ses calomnies.

Ils devraient se rendre compte que ce n'est pas le moyen de se rendre sympathique, — non pas à nous qui savons de quoi il retourne, — mais au populo encore embrenné de préjugés. Y a beaucoup de types qui, voyant les collectos agir de façon si dégueulasse, se disent : « C'est ça le socialisme?... Eh bien, n'en faut pas!... »

—o—

En Belgique, ce n'est pas ainsi : les socialos sont au moins plus socialistes : ils acceptent la contradiction et on peut discuter avec eux.

Jeudi, je suis allé au groupe libertaire de Mouscron et j'y ai fait une causerie sur la Société actuelle. Il y avait là une soixantaine de personnes, parmi lesquelles quelques socialos du Parti Ouvrier. Nous nous sommes contredits, la discussion a été large et l'on s'est quittés, — non en nous menaçant! mais en nous serrant la main, après nous être donné rendez-vous pour une causerie sur le parlementarisme.

Sur ce, un tombereau de poignées de main.

C. FAVIER.



Roitelet à la mie de pain!

Saint-Germain-des-Fossés. — Le garde champignon de ce patelin est aussi hargneux qu'un cabot enragé.

Voilà que l'autre jour, il tombe sur le rable d'un bon fieu qui s'amenaient dans ces parages pour y vendre le *Père Peinard* :

— Serongnieugnien! qu'il s'écrie, hurlant comme un putois, c'est moi que je suis le garde-champêtre de cette commune et je vous défends de crier le *Père Peinard*.

Comme le fiston n'est pas bilieux il a envoyé le champignon planter des choux dans le bémittier du ratichon.

Et l'ostrogoth voyant qu'il ne pouvait pas intimider le gas, s'en va chez mossieu le mâre, — un gros plein-de-truffes qui ne s'est pas engraisé en léchant des carreaux de vitres, car il est notaire de son métier..., et les notaires on sait ce qu'en vaut l'aune!

Alors mossieu le mâre a fait quérir le vendeur : il a essayé de l'intimidation et des menaces.

Ca n'a pas pris! Et le fiston a continué sa vente.

Par exemple, ce qui l'a le plus épaté c'est l'aplomb avec lequel lui parlait le maire de l'endroit :

« Je suis le maître et le roi dans la commune, qu'il braillait. Je peux faire ce que je veux..., même faire crever le populo de faim!... »

Oh là, là, il n'y va pas avec le dos de la cuiller, ce sacré bouc.

D'où donc qu'il sort pour se permettre de causer ainsi? De la cuisse de Charlemagne ou de celle d'un marmiteux?

N'importe! qu'il sache donc que la saison est passée où le populo se laissait plumer sans crier.

Si, dans son royaume, il ne s'en rend pas encore compte, — ça ne tardera foudre pas!

Toujours la politique!

Saint-Claude. — Si la musique adoucit les mœurs on n'en peut fichtre pas dire autant de la politique.

Dernièrement, à la Volière cipale, l'Homme-Canon, qui venait d'être bombardé sénateur, a, — pour prouver qu'il est toujours à poigne, — foutu une tatouille à un élu socialo.

Dam, les socialos ont chialé, — c'est explicable.

Mais pourquoi aussi vont-ils dans cette galère?

Ils feraient mieux de tirer des plans pour couper la chique aux capitalos, — mais non! ils préfèrent faire des lois.

Qu'ils en portent donc les conséquences! Comme dans la chanson : « Qui s'y frotte s'y pique ».

Les types sont tellement peu dégoûtés de la vomissure électorale qu'ils repiquent au truc : profitant d'un tour de tinettes communales qu'il va y avoir ces jours-ci, ils foutent un de leurs amis sur les rangs.

Ca leur fera une belle jambe, en admettant que leur copain soit élu!

Le temps qu'il perdra à s'occuper de couillon-

nades politiques serait rudement mieux employé à faire de la propagande révolutionnaire.

Quant au populo, ça aidera à le maintenir dans son illusion, en lui faisant croire qu'il y a quelque chose à attendre de la conquête des pouvoirs publics, — tandis que, y a pas à tortiller : on n'obtiendra quelque chose qu'à la force du poignet!

C'est d'autant plus enquinant de voir pareilles manigances, qu'à Saint-Claude y a quantité de bons fieux qui, s'ils n'étaient pas entretenus dans la loufoquerie politique, viendraient vite à comprendre qu'en dehors de la Sociale libertaire y a que déceptions.

Un de moins.

Millau. — Les bons s'en vont, les mauvais restent!

A preuve qu'à Millau, un riche copain, Julien Gabriel, couvreur de son métier, et qui, à son temps perdu, faisait une chouette propagande en vendant les canards libertaires, vient de casser sa pipe d'une terrible façon : il a dégringolé d'un toit, d'une douzaine de mètres de haut, et s'est tué net!

Le malheureux a été enterré civilement vendredi, et quantité de bons bougres ont assisté aux funérailles de cette victime du travail.

Le pauvre bougre laisse une veuve et une gosseline de douze ans.

Si la société était chiquement agencée la croûte leur serait assurée, — mais va te faire foutre!

Dans la garce de société actuelle les capitalos ont les pattes si croches qu'ils tirent le pain de la bouche du pauvre monde, sans s'occuper si leurs victimes ne pâtiront pas de la famine.

Arrestation arbitraire.

Toujours à **Millau!**

Le copain Mouysset a été fichu au bloc, le jour de la foire aux domestiques, pour avoir, au cours de ce marché de chair humaine, laissé percer son indignation.

La pestaille lui reproche d'avoir crié : « Vive l'anarchie! mort aux bourgeois! »

S'il avait crié : « Vive les panamistes et vive les assassins! » la rousse l'aurait félicité.

Ambitieux en rogne

Limoges. — Depuis quelques temps, les politiciens, socialos à la bouse de vache, n'en mènent pas large.

Les copains ayant soupé d'entendre ces hâbleurs débiter leurs coulevres, sans que personne leur rive le clou, se sont mis au turbin et, à chaque réunion qu'emmanchaient ces ambitieux, y a un bon fieu qui coupe leur effet, — simplement en exposant les idées libertaires.

Vous pensez si les birbes renaudent!

C'est à tel point que, la semaine dernière, ils firent courir le bruit qu'on casserait la margoulette aux anarchos qui tenteraient de faire de la contradiction.

Les copains qui ne sont foutre pas des foireux radinèrent tout de même, prirent la parole et, malgré les aboiements de quelques collectos, se firent écouter par la majeure partie du populo présent. Aussi, ce que les frères trois-huit faisaient une gueule!

Ils étaient d'autant plus à cran qu'on leur laissa leur ordre du jour pour compte.

Aussi, le lendemain, ne pouvant digérer leur fiasco, les birbes expectoraient leur fiel dans le torchon socialard du patelin.

Turellement, manquant d'arguments sérieux, ces moineaux ne se sont pas fait faute de baver des salopises, — avec la mauvaise foi qui les caractérise.

Ainsi, pour eux, de ce que la puante *Croix de Lille* a reproduit les flambeaux du *Père Peinard*, concernant Poulet, ils en déduisent que les anarchos sont cul et chemise avec les cafards.

Infects menteurs!

Ah, nom de dieu, vous feriez bougrement mieux de taire vos gueules, car vous n'êtes déjà pas si propres, messieurs les politiciens socialos!

Qui ne sait qu'à Bordeaux, pour être élus, les socialos à la manque ont fait l'union avec les royalistes, — et que cette union tient toujours, à la Volière municipale, depuis le mois de mai dernier!

Et les socialos bordelais ne sont pas les seuls, s'il fallait relever la liste de tous les candidats socialos qui, d'un bout de la France à l'autre, ont reçu de l'argent des réacs pour se porter candidats, — ça ferait un rude chapelet!

Mais, foutre, laissons ça, je n'aime pas cau-

ser sans preuves à l'appui. — Aussi, pour aujourd'hui, je me bornerai à démontrer qu'un des plus gueulards libéraux, Edouard Treich, qui aille d'estime, ferait mieux de faire son bec.

Voici une petite histoire que Treich ne démentira pas :

C'était en 1895, au moment du Congrès de Limoges, le Treich en question reçut de la Fédération des Ardennes un mandat pour le Congrès, avec prière de le transmettre au citoyen Girard qui s'amenait de Paris.

Treich oublia de remettre le mandat en question à Girard et le garda pour lui; puis, quand la question de la grève générale vint en discussion, Treich, au nom de la Fédération des Ardennes, vota contre.

Or la Fédération des Ardennes est un des groupements où on en pince le plus pour la grève générale et le mandat qu'elle avait envoyé pour Girard était catégorique sur ce point : la Fédération voulait qu'en son nom fut votée l'idée de grève générale.

Grâce à Treich, le contraire eut lieu !

Et j'en conclus que ce personnage ferait beaucoup mieux de faire son bec que de bayer sur les anarchos.

P. S. — Dans le torchon du Centre, le Treich fait des allusions contre les deux copains qui ont pris la parole à la dernière réunion que ce diable sache ceci : Barriaud n'est pas marié et n'a pas d'enfants, quand à Baure, il est marié et a deux petites filles, l'aînée n'a que deux ans, et de l'une ni l'autre ne sont baptisées, et jamais elles n'ont tenu les pieds à l'église.

Liberté de réunion.

Angers. — Broussouloux étant de passage dans le patelin, les copains se sont réunis pour qu'il puisse faire quelques conférences.

Y a pas eu méche de trouver de salle ! La police de la préfecture et le conseil municipal qui s'est fait son complice ont tellement bien agi, — styles par la cabote, — que tous les ronds-de-cuir de l'administration ont été mis en campagne pour influencer les bistrôts.

Leur sale besogne a réussi.

Exemple : le directeur du cirque, que des copains ont demandé s'il n'avait pas de salle, a répondu qu'il n'avait pas de salle, ni Broussouloux, ni Sébastien Faure, ni aucun anarchiste n'auront le cirque. — et ce, à n'importe quel prix !

Pour contre, deux jours après, une société cléricale donnait au cirque dans ce cirque.

Et de deux : Un des copains, possesseur d'une salle, a répondu :

Je ne vois pas d'inconvénient à vous louer ma salle, pourvu que le commissaire de police le veuille !

Toutefois, le quart-d'œil n'a pas voulu et les copains se sont lappés.

C'est ainsi que, sous le règne de Félix, est comprise et pratiquée la liberté de réunion.

Qui donc, après ça, peut douter qu'on soye en république ?

Singe charognard

Romans. — Un sale birbe pour qui tous les moyens sont bons pour emplir ses poches, c'est le patron d'une fabrique de croquenots.

Dernièrement, un prolo s'embauchait dans ce bagne.

Les premiers jours ça marcha couci-couca, mais, va te faire foutre, sous prétexte que les grolles que faisait le prolo, n'étaient plus des bottes, mais des souliers bas, le charognard de patron voulut faire un rabais de trois balles par douzaine.

— Vous vous mouchez pas du ripaton, fait le gas, apprenant cette vacherie. Si vous vous figurez que je m'en vais gratter comme un negre pour ne toucher que presque rien, vous vous fourrez le doigt dans l'œil.

— Ça sera comme vous voudrez, fit le singe. Des ouvriers il n'en manque pas.

Bien sûr qu'il n'en manque pas, seulement, voilà le hic, depuis une huitaine, une dizaine de gniaffs se sont embauchés chez lui, et tous l'ont envoyé chier.

Le prolo en question ne fit ni une ni deux :

— Alors, aboulez-moi mon pognon tout de suite, quant à vos grolons vous pouvez vous les foutre au cul. Puis d'abord, ça pue le voleur à quinze pas dans votre boîte...

Le galeux en fumait ! Pour se venger, il fit une retenue de huit ronds sur le salaire du gas, sous un prétexte idiot.

Voyant cette crapulerie, le bon bougre en oucha un coin au singe en lui disant :

— Vous êtes bien crapule, mais vous n'êtes

pas encore l'inventeur du marteau à bomber les verres de lunette, et je m'en vas vous dire une bonne chose : Rendez-moi mes huit ronds !

— Non !
— Alors, chez moi, j'ai encore une forme qui est à vous. Elle est toujours à votre disposition. Seulement, je vous prévient que lorsque vous viendrez la chercher il faudra me casquer les huit sous que vous me barbottez.

Surce le camaro est sorti, laissant le galeux qui en restait comme une poire cuite.

Ça lui apprendra à ce salaud !

Exemple à suivre !

Nouzon. — Y a là-bas un sacré bagne où l'on fait de la bicyclette et où l'exploitation est bougrement carabinée.

Des pauvres gosses de 11 à 12 ans sont forcés de trimier jusqu'à 11 heures par jour.

Quant aux bons bougres ils sont menés à la baguette, au point que, pour qu'ils ne perdent pas une minute dans la journée, en glissant un coup d'œil dans la rue, le singe a fait fiche des barrières aux fenêtres.

Le directeur de ce sacré bagne s'y connaît à serrez la vis aux prolos, et il est richement secondé par la directrice du nickelage avec qui il fait des petits pains.

C'est cette toupie qui embauche les femmes, et dam, faut lui graisser la patte, sinon, machel ! C'est tantôt un tablier, tantôt une autre bricole qu'elle exige.

Ces jours derniers, une bonne bougresse que cette pouffasse bassinait a mis les pieds dans le plat : devant tout le populo elle l'a engueulé sallement, lui a dégoisé tout ce qu'elle avait sur le cœur.

Parallèlement, ni elle ni son mari n'ont fait de vieux os dans le bagne : pour ne pas être saqués ils ont donné leurs huit jours.

Et, le samedi, mince de postiche que la bonne bougresse s'est payée !

Cré pêtard, si la frangine avait des imitateurs, si beaucoup de prolos avaient autant de poil, ça changerait d'antienne.

C'est malheureusement trop rare et c'est pourquoi, les patrons ne se trouvant jamais qu'en face des poutles mouillées serrent la vis de l'exploitation jusqu'à la gauche.

Que les bons bougres prennent l'habitude de rouspéter, — et ça changera, nom de dieu !

Dans la broserie

Charleville. — Y a pas de muslerie qui, un jour ou l'autre, ne retombe sur le nez de ceux qui s'en rendent fautifs : un type qui se croyait à l'abri des avaros en fait actuellement l'expérience.

Vice-président du conseil des prudhommes, grand électeur et fluteur, le bougre se croyait à perpète chez son patron avec qui il était cul et chemise : il était dans la boîte depuis neuf ans et se croyait inamovible.

Or, voici qu'il est saqué kif-kif un simple prolo !

Et tous ceux à qui il a fait des mistouffes au temps de sa splendeur, ceux qu'il a fait balancer à l'époque où il faisait la pluie et le beau temps dans le bagne, disent aujourd'hui :

« Chacun son tour ! »

Tandis que, si le type, au lieu d'être intolérant et emmerdatoire avait été un riche sieu, serviable aux faibles, bon avec tous, il récolterait aujourd'hui les sympathies qu'il aurait semées.

La leçon est dure, tant pis pour lui !

Bagne cléricafard

Lille. — Voilà un patelin où les cléricochons la relèvent dur !

Les patrons ne se contentent pas d'exploiter le pauvre monde, ils amènent toute l'infecte cléricaille dans leurs usines et rien ne s'y fait que par la volonté des vermines noires.

Ainsi, y a un bagne où turbinent quelques centaines de bonnes bougresses, or, on ne les laisse pas bûcher deux heures d'affilée, sans leur imposer des patenôtres : à neuf heures, à midi, à quatre heures, à huit heures... ça ne décesse pas !

Ce sont des nonnes qui dirigent ce bazar, aussi, faut avoir de la morale.

Malheur à l'ouvrière pincée à faire la causette à un prolo ! Si elle ne se marie pas sur Pheure, — du balai !

Dans ce bagne, on ne connaît que ça : le mariage, — pour faire souche d'exploités.

La famille !... Le singe en pince pour elle. Dam, plus la famille est nombreuse, plus il a chance de tenir ses esclaves sous sa coupe.

Si le salaud en pince tant que ça pour la famille, pourquoi donc n'exige-t-il pas que les ratichons se marient ?

Ce sera d'autant plus logique que les pores ne méprisent pas la chair fraîche, — malgré qu'ils en aient l'air !

Ah, malheur, ce qu'il faut, pour qu'on en finisse avec toutes ces dégoûtations, c'est d'envoyer paître aux cinq cents diables tous les marions de la haute.

Toujours les lois scélérates

Toulon. — Causez des « lois scélérates » au premier ostrogoth que vous rencontrerez dans la rue — que ce soit un député ou un trou du cul quelconque, — il vous répondra que ces lois sont abominables, — mais inapplicables.

Un copain toulonnais, Celle, n'en dit pas autant : en février dernier, une perquisition fut faite chez lui, avec pillage à la clef.

Dans le tas des bouquins barbottés, la rousc dênicha un cahier de chansons, — c'est ce cahier qui a servi d'amorce à l'application des « lois scélérates ».

Les marchands d'injustice ont prétendu que Celle se servait de ce cahier pour inciter au meurtre, vol et pillage.

En conséquence, traduit en correctionnelle, le pauvre gas a été condamné à trois mois de prison.



Espagne. — L'arbitraire est toujours de mode à Barcelone, en voici encore un échantillon : on sait que Mas fut « réconcilié avec Dieu » avant son exécution, — ce fut d'autant plus facile que le malheureux avait perdu la raison.

Voici une des premières et édifiantes conséquences de cette conversion :

L'autre soir, vers huit heures et demie, trois erapules, parmi lesquelles l'aumônier militaire, le confesseur des condamnés, se présentaient rue de Granada au domicile de Manuel Clotet, mari légitime de Maria Mas, l'une des sœurs du supplicié et, sans mandat d'amener, sans ordre d'arrêt, les deux époux ont été emmenés à la prison et incarcérés.

Pourquoi ? Nul ne le sait !

La présence du frocard a laissé supposer à la famille que cette arrestation est le résultat de quelque phrase arrachée à Mas au confessionnal et interprétée ensuite à la manière de Loyola.

Belgique. — Ça se décolle dans le Parti Ouvrier belge !

A Gand y a du branle-bas : les manitous du P. O. viennent d'exclure deux des leurs parce qu'ils penchaient trop vers l'idée révolutionnaire : l'un, de rédacteur qu'il était au canard le *Voruit*, redevient simple typo ; l'autre ira sans doute au parti mixte, à tendances libérales, qui est en pleine organisation dans tout le patelin et dont Pol Dewitte est un des initiateurs. Ce dernier va publier un flambeau où seront débînés tous les trucs du *Voruit*, la grande usine à masturber le populo.

A Bruxelles, les marchands de pain de la Maison du Peuple ne sont guère à la noce non plus : une boulangerie concurrente vient d'ouvrir boutique, fondée par les ratichons ; leur prospectus est farci de promesses : caisse de retraite, médicaments, vêtements gratuits aux communiant, etc., etc.

Le populo ne va-t-il pas aller s'approvisionner à cette baraque ? Les birbes du P. O. semblent le craindre !

Si, depuis qu'ils font de la propagande ils s'étaient atelés à fiche des idées dans le siphon des prolos, à développer leur initiative et leur esprit de révolte, — et non à en faire de braves et moutonniers électeurs, — ils n'auraient pas à craindre la concurrence des cafards.

LIGUE D'ENSEIGNEMENT LIBERTAIRE

Nous rappelons que les souscriptions sont reçues chez Charles-Albert, 120, rue Lafayette, Paris.

Nous en publierons la première liste dans le prochain numéro.

La soirée familiale qui devait avoir lieu le

dimanche 30 mai est remise au dimanche 6 juin. Les journaux libertaires en publieront le programme dans leur prochain numéro.

Le camarade Terrière fera une conférence et traitera le sujet : De l'enseignement futur.

Louise Michel à son retour de province donnera aussi une conférence dont nous fixerons probablement la date et le lieu, au bénéfice de l'Enseignement libertaire.

Tous les instituteurs, maîtres d'études et professeurs, tous ceux professionnels ou non, tous ceux qui s'intéressent à notre œuvre et désireux d'associer leurs efforts aux nôtres, sont priés d'assister à la réunion préparatoire qui aura lieu le dimanche 30 mai, à 3 heures précises, 10 bis, rue Geoffroy-Marie.

RICHES INITIATIVES

Le camarade Condom, photographe, 3, avenue Thiers, à Lyon, vient d'avoir une chouette idée pour aider à la prochaine éclosion de La Clameur.

Voici la combinaison dont bénéficieront tous ceux qui se présenteront chez lui avec le bon ci-dessous :

Sur le prix total de leurs commandes, 40 pour cent seront versés à la caisse de La Clameur et donneront droit à un abonnement pour la somme de ces quarante pour cent.

Par exemple, supposons un camarade qui s'offre une douzaine de photographies à 5 fr. Sur cette pièce de cent sous, il y aura 2 francs pour La Clameur et, en outre, le camarade aura droit à 2 francs d'abonnement à La Clameur, soit à recevoir le journal pendant 40 jours.

S'il commande pour 10 francs de photographies, 4 francs seront pour La Clameur et il aura droit à 80 jours d'abonnement.

Bon-Prime de LA CLAMEUR

Versement à effectuer au journal

Abonnement à servir à

pour ... mois.

Un camarade d'Angers, Burgevin, cordonnier, quai Gambetta, emboîte le pas à Condom.

Seulement, comme dans la grôle les bénéfices ne sont pas aussi considérables que dans la photographie, c'est dix pour cent sur les commandes ou achats qui lui seront faits avec le bon de La Clameur que le camarade versera pour le journal.

Ces dix pour cent donneront droit au bénéficiaire à un abonnement à La Clameur.

Un autre gniaff : Le camarade Lafond, 231 av. Daumesnil, Paris, fait lui aussi une remise de 10 0/0 sur toute commande accompagnée du bon de La Clameur.

Le camarade Béala, fabricant de bicyclettes, 33, boulevard Jules-Janin, à Saint-Etienne (Loire) fera, sur toute bécane qui lui sera achetée avec le bon-prime de LA CLAMEUR une remise de 15 p. 100 qu'il versera à la caisse du journal et qui sera remboursée à l'acheteur en abonnements.

Béala construit des machines modèle 97, gros tubes, cadre horizontal, pédalier étroit et à billes de 8 millim., chaîne genre Humber, roues de 70, pneus Stella, Titan, Michelin, Galus ou Thival; selle forte, frein démontable et rayons tangents (clés, sacoche et burette.) Poids total : 12 à 13 kilos. — Prix, 265 francs.

Inutile de revenir sur la combinaison de Mercier, cordonnier à Trélazé, qui aux camarades lui versant, en bloc ou par fractions, les 2. 50 d'un petit coupon de La Clameur, offre la chance de se faire confectionner à l'œil une paire de croquenots.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchampt. Samedi, réunion. Présenter sa lettre d'invitation à l'entrée. Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard; chez Lille, rue Burq.

— Samedi 29 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle du

Commerce, 94, faubourg du Temple, grand meeting public de protestation.

Ordre du jour : les Crimes de la bourgeoisie 1894-1895. — L'affaire Girier-Lorion ou les crimes des guesdistes. — L'Inquisition espagnole et les assassinats gouvernementaux. — La question d'Orient devant l'humanité. (Cette question sera traitée par le camarade Normain.)

Orateurs : Albert Létrillard, Ernest Girault, Tortelier, Brunet, Raubineau, Buteaud, Francis Prost, Régis, Abriolle, Mary Huchet, etc., etc. Entrée : 0 fr. 30, pour les frais.

— Le camarade Raubineau fait annoncer que pour la réunion du 29 mai qui doit avoir lieu à la salle du Commerce, il traitera un sujet spécial contre le collectivisme.

— Les Purotins se réunissent tous les samedis, salle de la Brasserie, 100, avenue d'Italie. Samedi prochain, causerie sur les utopies sociales par Barthélemy.

— Bibliothèque sociologique des travailleurs libertaires du XII. Grands salons de la Porte Dorée, 275, avenue Daumesnil, vendredi 28 mai, à 8 h. 1/2, grand meeting public et contradictoire, par Louise Michel et Sébastien Faure. Sujet traité : Les martyrs de Montjuich et de la Charité. Entrée : 0 fr. 50.

— Sur le désir de plusieurs camarades, la soirée familiale, organisée par la Ligue de l'enseignement libertaire, qui devait avoir lieu le dimanche 30 mai, est reculée au dimanche 6 juin. Le programme en sera donné dans le prochain numéro.

— Prochainement le camarade Prost fera une conférence à la salle du Commerce sur l'organisation ouvrière en France et la révolution. Cette conférence sera faite au bénéfice de Temps Nouveaux et du Père Peinard.

— L'Internationale scientifique, réunion tous les mardis, à 8 h. 1/2, salle Rosnoblet, 291, rue saint-Denis.

Quatre-Chemins. — Les Libertaires des Quatre-Chemins et de Pantin se réunissent le samedi 29 mai, à 8 h. 1/2 du soir, chez Barthe, au Chapeau-Rouge, route de Plandre, 19, à Aubervilliers. Le dimanche 30, balade à la campagne, rendez-vous à 1 heure.

Saint-Denis. — La Jeunesse matérialiste, groupe d'études, se réunit tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, salle Montéremal, 75, rue de la République. Causerie, lecture, discussions. Les lecteurs du Père Peinard sont invités.

Genevilliers. — Les libertaires se réunissent le samedi à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Levallois-Perret. — Les libertaires de Clichy et de Levallois invitent les socialistes des deux communes à venir discuter les théories libertaires, 68, rue Vallier, le lundi à 8 h. 1/2 du soir. Les camarades qui disposent de brochures anticléricales sont priés de les apporter aux réunions.

Puteaux. — Les compagnons de Puteaux organisent pour le dimanche 6 juin une balade champêtre pour aller à Nanterre, il y aura une courte causerie par Prost sur les retraites ouvrières et la maison de Nanterre, chants, récits, sauterie en plein air. Rendez-vous à 1 heure chez Masselin, marchand de vin, 141, rue de Neuilly, à Suresne. Les copains de Paris sont invités.

Roubaix. — Dimanche 30 mai, brasserie libertaire, 18, rue de Monvaux, grande conférence. Les camarades qui pourraient disposer de volumes ou brochures sont priés de les envoyer à la brasserie libertaire. Ces volumes serviraient à l'organisation d'une bibliothèque anarchiste.

Lyon. — Samedi 29 mai, à 8 h. du soir, les camarades sont priés de se trouver au café Mercier, 54, rue Moncey. Quelques communications utiles doivent leur être faites.

Beauvais. — Réunion du groupe des Libertaires, tous les samedis, buvette des Bons Enfants, 19, rue de la Madeleine. Causerie, chants et poésies.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre. Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les consulter.

Saint-Etienne. — Tous les libertaires de Saint-Etienne sont invités à assister à la sortie champêtre qui aura lieu le dimanche 6 juin. Rendez-vous à 2 heures de l'après-midi, au sommet de la côte Tiollière. Une causerie sera faite sur le mouvement social.

Rouen. — Les copains se réunissent à la brasserie de l'Union nationale, place de l'Hotel-de-Ville.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 133, cours de la République. Causerie par un camarade; chants et poésies. Tous les dimanches balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 8 h.

Marseille. — Les travailleurs de travaux d'usine la question sociale se réunissent le mercredi, le samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Les jeunes camarades du centre s'étant groupés sous le titre de Jeunesse Internationaliste, ont vu d'organiser des causeries au motif de deux ou trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous; priés les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Coq d'Or, près le collettes, Marseille.

Limoges. — Le groupe, la Jeunesse Libertaire, se réunit tous les samedis soir à 8 h. 1/2, faubourg de Paris, 141.

Il admet moralement, c'est-à-dire sans aucune obligation, tous ceux qui, faisant abstraction de sectarisme veulent se livrer sur le terrain de la libre discussion à l'étude de la question sociale.

A chaque réunion, causerie par un camarade, chants et poésies anarchistes.

Le Père Peinard, les Temps Nouveaux, le Libertaire sont en vente au kiosque Moreau, place Du Bois-Dussoubs.

On y trouve également toutes les brochures indiquées par ces journaux.

Petit Poste

B. Bléré. — V. Reims. — K. Angoulême. — G. M. con. — N. Hodimont. — V. Rio de Janeiro, par T. G. Rouch. — D. Rouen, par Lib. — M. Troves. — B. Havre. — M. Bruxelles. — V. Nîmes. — T. M. zières. — B. Denain. — B. Liancourt. — B. Angers. — B. Maus. — L. Oueutin. — P. Briouais. — P. Lille. — H. St Nazaire. — T. Brésé. — Reçu, merci.

— J.P. 3, 1786 : Grand ce que tu envoie, pas insère, c'est simplement parce qu'il n'y a pas de copie.

— Le camarade de Roubaix qui m'a envoyé les photographies des martyrs de Clichy et aux copains de Reims des priés de les régler.

Pour passer le non-rien du PÈRE PEINARD Bruxelles, par Monier, L. M. 2 fr. 50.

EN VENTE AUX BUREAUX DU "PÈRE PEINARD"

Table listing various publications and their prices, including 'Variations Guesdistes', 'L'Almanach du Père Peinard', 'L'Art et la Révolte', etc.

Les copains qui, pour décorer les murs de leur tuerie, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce Biribi. L'affiche prise aux bureaux du Père Peinard 1 fr. 25; par colis postal 2 fr. — Il n'y a plus que quelques exemplaires.

En vente aussi l'affiche, format colombier, du Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25; par poste 1 fr. 50; par colis postal 2 fr.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER. Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



Projet de vitrail pour le nouveau Bazar de la Charité